

Joseph Marrot

Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1656 =

Le 2^e des 3 frères

Né à Qix. (B^{ch} du Rhône), le 15 juillet 1640.

Mort à N. Dame des Anges, le 5 juillet 1719.

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Voir :

Adry : G. IV p. 29.

Bicaüs : G. II, p. 209.

Clayreault : Mémologie, p. 292.

Bougerel : Hommes illustres p. 392.

Joseph Marrot

M-219

petit médaillon rond sans encadrement corné avec support contourné
au buste $\frac{3}{4}$ tourné à sa droite, figure caractéristique aux traits accentués
pas de mains un peu sauvage mais vivante

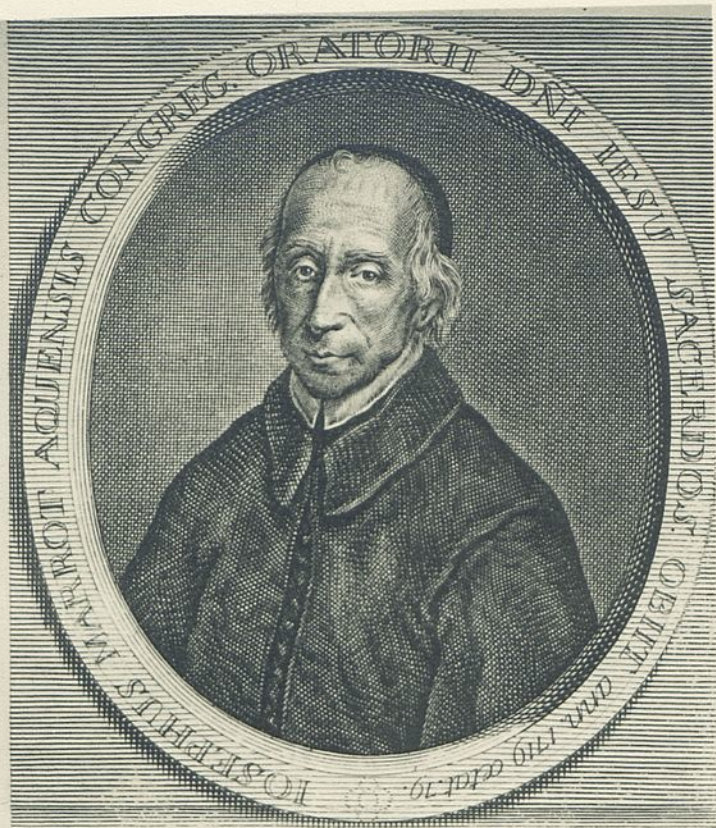
autour du cercle Josephus Marrot aquensis Congreg. Oratorii DNI Jesu
sacerdos, obiit ann. 1719 octab. 79

sur le pied His multa patientiâ, in tribulationibus
in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate
in scientiâ, in longanimitate ... in spiritu sancto
in charitate non fictâ, in Verbo Veritatis
in Virtute Dei (II Corinth C. VI, v 4.5.6.7)

Gravé par F. Arnaud et gravé par J. Cusdier à l'avis

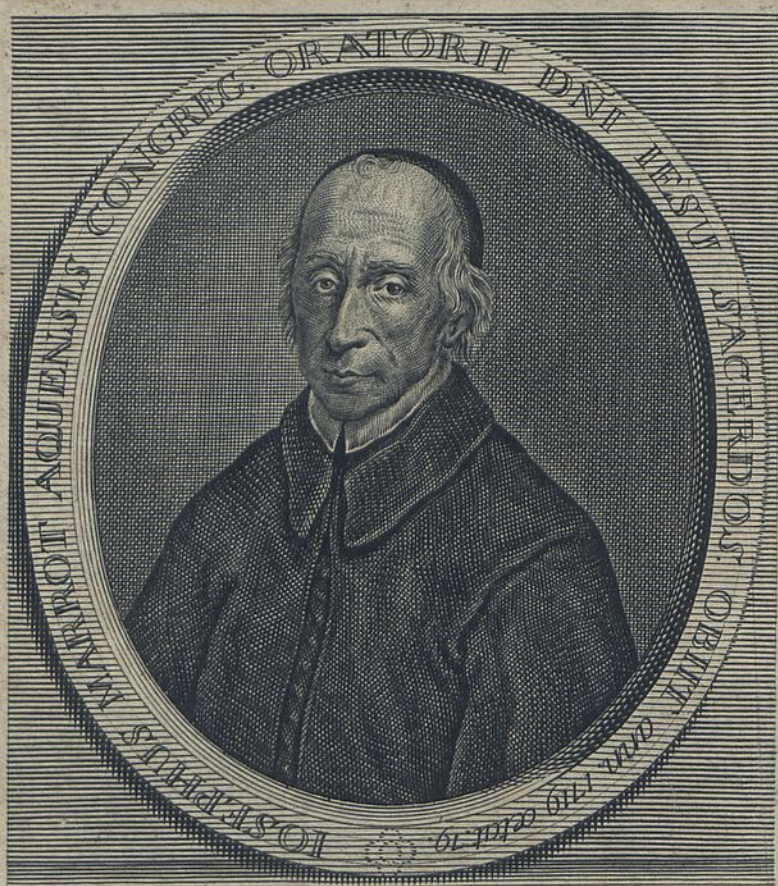
H. 14 $\frac{1}{2}$ Du cliché entret

L. 10



Peint. par F. Anraud et Gravé par J. Coudier. a. six.

*In Multa Patientia in Tribulationibus...
 In Laboribus in Vigiliis in Jejunis in Castitate
 In Scientia in Longanimitate in Spiritu Sancto.
 In Charitate non ficta in Verbo Veritatis
 In Virtute Dei II Corinth. C. VI. V. 4. 5. 6. 7.*



Print. par. F. Arnaud. et. Graué. par. J. Cundier. a. a. x.

In Multâ Patientiâ. in Tribulationibus...
In laboribus. in Vigiliis. in Jeuniis. in Castitate.
In Scientiâ. in Longanimitate... in Spiritu Sancto.
In Charitate non fictâ. in Verbo Veritatis.
In Virtute. Dei. II. Corinth. C. VI. 8. 4. 5. 6. 7.

+ 6. Decemb. 1700.

Mon Reuerend pere

11



La grace de septs. se me donna
l'honneur de vus escrire apres auoir
receu vostre premiere lettre que ie venoy
d'envoyer 1200 au ^{ex} Vifiteur. se receus
peu de jours apres vostre 2^e lettre qui
m'apprenoit que vous auiez trouue
cette somme a quiqun. ie vous respondy
que i'en estois bien aise et que neantmoins
si vous auiez encore besoin de cette
partie, ou que quelqu'un ne vous pussions
rendre l'argent emprunte. Luy est
encore entre les mains du ^{ex} Vifiteur
a qui ie fit part de vostre seconde lettre.

Il me respondit la dessus que nos seurs
de Joyeuse auoient permission du Roy de
P. Gene. d'emprunter 2000 et qu'il estoit
pour l'assurance de la pension 500^e qu'il
auoit auoellee a Paris de la maison
de Joyeuse pour la fondation de la messe
et qu'il venoit de mander au P. super.

De l'argent qu'il avoit 1200^l a luy
faire rendre. Le pere luy respond
qu'il a trouve 2000^l a assigner lorr
qu'il en deffervira. Vellement quil
me mande qu'il avien une lettre
du S. p. malle votre digne fuperv
par laquelle il luy dit que nous
esuy en espar de prendre ces 1200^l
es par en core au meme espar entre
ly main du S. p. V. pleus nous
l'aver luy a es aller prendre
ou employer une personne fidelle
et prudente ainsi que il vous
le marque la prendre foy.

nos pere de Aix signent le
formulaire le 30 du courant, a nos
pere de marseille le lendemain
Tunc ad unum dans chascun maison
ma de marseille a daffond dans
la lettre pastorale du 30 Novemb.
le lecture du nouv. testament du
monf, du S. queneil, et l'invier
de pierre. mes respects il meuplaie
au S. p. super. un peu de par a nos
privif pr. mon S. d. d. d. d. d.
pere votre tres humble et tres
obeyssant serviteur

Marrot pre d. l'orale d. d. d.

vente d'une portion
de bott en faveur
de notre Dame des
chnges contre nous
en date du 1^{er} Janvier
1710

Mu Benwend pure

Le Benwend pure garci'n
presque de l'oratoire de Jesus

a St Anne

A Arles

21

Relation de la mort du Révérend Père Joseph Marrot prêtre de l'Oratoire

Vous me demandez, Mon Révérend Père, la Relation de la mort de notre 1^{er} prêtre, il est juste de vous satisfaire. comme la dernière maladie n'a pas été longue, ma relation ne le sera pas aussi; mais elle sera fidèle, puisque je ne voudrais rien, que je n'aie vu, ou appris du r. p. Guichard qui la confesse et de m^r. du Bignon cet illustre solitaire, qui la assiste jusqu'au dernier soupir de sa vie. j'arrivai le 2^e du mois de juillet à notre Dame des Anges. après avoir adoré J. C. dans l'Eglise, j'entrai dans la sacristie, et j'y trouvai notre 1^{er} prêtre, qui venoit d'achever la messe, attenué, languissant, les lèvres presque sans chair et sans couleur, enfin la mort étoit peinte sur son visage. je lui témoignai la surprise ou j'étois de le voir en cet état. il me répondit d'une voix entrecoupée que ce n'étoit qu'une foiblesse, et qu'il espéroit en être bientôt quitte; cependant il étoit accablé tout à la fois d'une toux vive et d'une oppression de poitrine violente qui ne le quittoit qu'avec la vie.

Son amour pour la pénitence, qu'il avoit redoublée en ces tems de trouble et de tumulte, qui agitent si cruellement l'Eglise, faisoit qu'il se loutenoit depuis quelque tems contre l'opiniâtreté de son mal, qu'il cachoit avec tant d'art et d'artifice qu'il regardoit comme une incommodité légère ce qui devoit le conduire à la mort. mais après avoir long-temps combattu, il a fallu le rendre. le mal a triomphé de sa résistance, ou plutôt Dieu luy a commandé de mourir, comme il avoit fait à Moïse. mortuus est jubente domino. comme il me pria obligeamment de ne pas me reposer des fatigues de mon petit voyage, je le quittai, mais au lieu d'aller à la chambre qu'il m'avoit destinée, j'allai voir les P. P. Taxis et Guichard pour les prier d'envoyer quérir à Marseille un medecin, parce qu'il me sembloit que le Père se portoit si mal; mais ils me répondirent qu'ils ne pouvoient rien faire sans son consentement, et qu'ils auroient bien de la peine à le déterminer. je me retirai le coeur percé de douleur, appréhendant avec juste raison que cette maladie n'eût des suites très fâcheuses, si on ne se hâtoit d'y apporter quelque remède.

Le lendemain qui étoit le lundi, le Père voulut dire la 1^{re} messe, mais il eut toutes les peines du monde de l'achever; et on voyoit il fut pendant toute la journée fort languissant, cependant malgré la violence de son mal, il ne laissa pas, selon la coutume, de donner ordre à tout dans la maison. sur le soir à sept heures et demi il vint à la conversation: c'étoit sans doute pour nous cacher son mal; mais la pâleur de son visage trahissant le desir qu'il avoit de souffrir dans le silence, nous le priâmes avec instance d'aller se coucher, et qu'il permit enfin qu'on luy donnât quelque soulagement. on eut beaucoup de peine d'obtenir de luy qu'on fit son lit, qui ne consistoit qu'en une paille et un matelas aussi dur que la pierre. on lui presta beaucoup, et ne pouvant résister davantage à nos prières; eh bien, dit-il en s'adressant aux frères qui étoient présents, donnez, puis qu'on le veut, donnez aujourd'huy quelque chose à l'amour propre: son mal augmentant de plus en plus il ne pût reposer de toute la nuit, il ne dit néanmoins jamais un mot qui fit connaître qu'il souffroit quelque chose. patient bien rare dans un tems, où notre application est de grossir et d'aggrandir nos infirmités, quand nous en avons, afin d'exercer la compassion de ceux à qui nous les déclarons, et de les porter à nous soulager dans nos souffrances; aussi a-t-il toujours été supérieur à son mal, et l'on a vu dans sa personne une invincible vertu. Notre éprouvé dans la fièvre, lorsqu'il disoit que la force et la ^{fidélité} étoient jamais plus grandes que dans les infirmités.

Le mardi au matin nous envoyâmes quérir un medecin d'Alouch, en qui le Père avoit beaucoup de confiance. dès que ce m^r. leut vu, il nous dit qu'il étoit frappé à mort, qu'on avoit trop tardé de le faire appeler.

et qu'à moins d'un miracle le Père ne pouvoit remonter de cette maladie. ces paroles jetterent la consternation dans toute la maison. cependant on le saigna et il se trouva un peu mieux, on commença même de bien espérer. m^r. Michel s'en retourna chez luy, et nous par promit de se venir le lendemain; mais notre espérance fut courte aussi bien que notre vie. nous nous vîmes bientôt se plonger dans la tristesse car sur les quatre ou cinq heures après midi le malade fit prier le P. Guichard de la venir voir. Dès qu'il l'aperçut il luy dit que la violence de la toux, l'oppression de la poitrine, et la défaillance générale de tout l'homme extérieur, ou il se trouvoit réduit, luy parussent des marques sensibles d'une dissolution prochaine, il croyoit qu'il falloit ménager tous les moments, et qu'à dans l'état, où il étoit, différer davantage de recevoir la sainte Eucharistie, seroit s'exposer à mourir sans la recevoir et de cette consolation, qu'il la conjuroit donc de luy procurer toutes les grâces que Dieu pourroit luy faire alors par son ministère, et de commencer de l'entendre en confession. Le P. Guichard fit quelque difficulté, alléguant son interdit. Le P. Marrot le rassura luy protestant qu'il étoit dans le cas d'une pressante nécessité in casu extremae necessitatis (c'est-à-dire ses propres termes) et que s'il ne se confessoit de l'instant, il auroit juste sujet d'appréhender de ne pouvoir plus le faire, et que la violence de son mal ne donneroit pas le tems de faire venir m^r. l'curé de l'île ou quelque autre prêtre approuvé dans le diocèse de l'île. Le P. Guichard se rendit à cette raison, comme il le devoit. Le malade luy fit une confession générale plutôt pour s'humilier, que pour le besoin qu'il en eut. C'est ainsi que s'en est expliqué le P. Guichard. Il l'accusa des fautes qu'il avoit pu commettre comme religieux, comme prêtre, et comme prêtre de l'Oratoire, et il s'en accusa avec une liberté d'esprit si entière, une compunction si vive, et une piété si extraordinaire qu'il remplit de consolation le confesseur, qui a cru en devoir rendre un témoignage public.

Cependant, pour ne rien hâter, le P. Guichard s'achorda à ranimer sa foy, et à rappeler à luy toutes les puissances de son ame, de son esprit et de son cœur, afin de profiter de ces instans si précieux, de s'humilier davantage devant Dieu de ses fautes, et d'en profiter pendant quelque tems tout le point, il le quitta ensuite luy disant qu'il luy donneroit l'absolution, quand il seroit nécessaire. Sur les huit heures le dépauement de ses forces, l'accroissement de ses maux et de ses douleurs luy faisant croire que le moment étoit proche au quel l'ordre de Dieu devoit finir son exil, et le tirer de cette région de mort pour le transférer dans la terre des vivans, il envoya querir le P. Guichard, le pria de vouloir bien l'absoudre et de luy donner le viatique, parce qu'il sentoit que sa poitrine se rempliroit de plus en plus, qu'il ne falloit pas différer d'un moment, et qu'enfin l'heure, à laquelle le sacrifice devoit être consommé, s'approchoit. il luy parla de la sorte avec un dégageement, et une liberté d'esprit, qui passe tout ce qu'on en peut dire, semblable à un homme, qui regarde la fin de sa vie comme la fin de son exil, et qui étant ennuyé de vivre dans une terre étrangère va retrouver avec joye le pays de sa patrie.

Le P. Guichard satisfit son desir. nous luy accompagnâmes ensuite notre seigneur, accompagné de tous les habitans de ce st. desert, soit hommes soit femmes, qui fondaient en larmes. Dès que nous entrâmes dans la chambre, ce st. prêtre assis sur son lit, en luy et en étoile, fit une profonde inclination de tête, pour adorer la suprême majesté du Dieu, qui venoit le visiter, et la piété fut si ardente et si animée, que son homme extérieur en parut tout transfiguré. un moment auparavant il étoit pâle, d'acharné, mourant, et dès qu'il appercut son sauveur, ses yeux devinrent tous brillans, et tous les assistants virent avec admiration son visage tout embrasé, beau comme celui d'un ange. viderunt faciem ejus tamquam faciem alogali. n'étoit pas la une marque de la sainteté dont son cœur étoit embrasé, et ne pouvoit on pardir qu'il éprouva pour lors ce que le prophète nous exprime par ces paroles: mon cœur s'est enflammé au dedans de moi-même. il écouta avec un profond respect la courte exhortation que luy fit le P. Guichard, qui ne

act. 6^o.

psal. 38.

+ et tandis que je méditois un feu s'est allumé dans mon cœur il écouta &c.

rouloit que sur la grace que le. luy faisoit de le. ^{tenir} dans la maladie il recita ~~entière~~ avec une foy vive
liberté d'esprit qu'il a conservée jusqu'au dernier soupir de sa vie, le symbole des apôtres, et prenant ensuite
son de voix élevé, aussi ferme, aussi distinct, aussi intelligible, que s'il n'eût point été malade il ajouta:
je déclare en présence de la 1^{re} compagnie qui est icy, que je meurs très attaché ^{intimement} au siège apostolique
catholique, apostolique et romain, auquel je n'ay jamais été un d'esprit et de cœur: que je meurs très
attaché au st. siège, duquel je n'ay jamais pensé à me séparer, et que je renouvelle en présence de le. mon
divin maître l'acte d'appel, que j'ay interjeté, de la constitution Unigenitus au futur concile. je l'ay fait,
parce que j'ay cru que Dieu demandait cela de moi: j'ai été prêt d'en porter mes raisons devant le tribunal de
mon Dieu; et je seray uni à la foy de l'Église universelle ma bonne mère jusqu'au dernier soupir de ma vie.
ce qu'il prononça non seulement avec une fermeté de visage, mais encore avec un épanchement et une
vivacité si grande, qu'il ne paroissoit plus rien en luy de son extrême langueur. quelle assurance?
quelle intrepidité pour un homme, qui est sur le point d'aller paroître devant le redoutable tribunal du
Dieu vivant? assurance, intrepidité, ou il parait qu'on ne peut attribuer à une autre cause, qu'à l'esprit de
Dieu, dont le st. prêtre étoit rempli! assurance, intrepidité, ou il parait tant de force, de loyauté et de religion
tout à la fois, qu'on ne sauroit la prêter ni à ses loix ni à ses loix, et sur tout à ceux, qui par un
caractère particulier sont obligés de défendre la vérité! assurance, intrepidité, qui est pour l'Église un
nouveau sujet de joye et un nouveau triomphe, dont il luy est glorieux de faire part incessamment au public,
afin de faire connoître ^{que} ce st. prêtre étoit pleinement persuadé, que son appel au futur concile étoit
légitime!

après une telle profession de foy, qui marque qu'à quel point il a aimé la vérité, dont il a été toujours été
le fidèle défenseur, il reçut notre seigneur, et le vassal de ce pain vivant selon ses desirs, transporté de
joye, dans la foy et dans l'attente de ce moment au quel il devoit se donner à luy pour jamais. il n'y eut
personne des assistants, qui n'eussent son état, et qui ne fut rempli de consolation et de édification. les dames,
qui faisoient alors retraite à notre dame des anges, et qui le trouvaient présentes, ne pouvant retenir
leurs larmes, luy demandèrent avec instance la benediction, mais ~~ce~~ cet homme de Dieu, dont le
caractère particulier a toujours été l'humilité et l'annéantissement, le leur refusa et leur dit de suivre
le grand maître, qui seul devoit les bénir.

il demeura ensuite une espace de temps assez considérable pour reconnoître de vant Dieu la grace qu'il
venoit de luy faire, goûtant dans un recueillement profond le bonheur auquel il avoit participé.
pendant tout ce temps on ne vit en luy aucun des mouvements extérieurs, qui ne sont propres que pour
attirer l'attention des hommes, je veux dire, ces aspirations, ces soupirs, ces penchemens de tête, ces paroles
échappées, ces élèvemens de paupières, cette circulation des yeux; mais il étoit dans une situation
fixe, immobile, modeste, humble, tendre, amoureuse tout ensemble, et son air, qui tenoit beaucoup plus
de l'ange, que de l'homme marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de la présence et de la majesté
du Dieu qu'il venoit de recevoir dans son cœur.

comme il se trouva un peu mieux, le fr. richard prit ce temps, pour le prier de l'informer de l'état
de la maison; ce qu'il fit avec une netteté et une présence d'esprit qui passe l'imagination: après nous
allames nous reposer, donnant ordre aux frères de nous éveiller, s'il étoit nécessaire de luy donner l'estrem
onction. en effet à deux heures après minuit on ne manqua pas de nous appeler, pour luy administrer
ce sacrement. nous courumes d'abord à la chambre, nous trouvames qu'il étoit dans la situation, qui étoit de l'ordie,
remplissoit la poitrine, occupoit la gorge, luy causoit une difficulté de respirer, et un ralement tel que

un dépôt est content d'en être déchargé; qui a toujours été sur la terre comme dans un exil, regarde la mort comme
un rappel de miséricorde et de ~~miséricorde~~ grâce; quand on a combattu toute sa vie pour la vérité et la religion
comme notre 1^{er} prêtre, on a ~~ala mort~~ mort comme ~~ala victoire~~ victoire; on regarde la mort comme un repos et
comme le gain d'une couronne; quand on a couru sans relâche dans les voies des commandements de Dieu; on va
au devant de son Roy et de son épouse, quand on luy a été fidèle.

C'est ainsi qu'après des travaux, des fatigues, des austérités, des persécutions sans nombre, cet intrépide
défenseur de la vérité est allé se reposer dans le sein même de la vérité, et recevoir de la main de J. C. la
couronne qu'il luy avoit préparée. il sera à jamais en bénédiction à tous ceux qui en entendront parler
et son nom passera dans l'éternité, malgré la malignité, l'injustice, et l'opposition des hommes. il est mort le
mardi 5^{me} de juillet à trois heures du matin, âgé de soixante et dix neuf ans. il en a passé 92 ou 93
dans le desert de notre Dame des Anges dans un exercice continuél d'une pénitence très austère. on a
trouvée dans sa chambre cithare, chaînes de fer, disciplines ensanglantées. voilà, mon Père, une relation
simple et la vérité; mais fidèle de la dernière maladie et de la mort du v. p. Joseph Charrot. nous espérons
que vous donnerez bientôt au public sa vie dans toute son étendue. on peut dire que la mort a été subite,
puisque la maladie n'a duré proprement qu'un jour, mais quelle n'a pas été imprévue, puisqu'il
avoit employé toute sa vie pour apprendre bien mourir; et nous ne craignons pas d'avancer qu'il
est du nombre de ceux dont il étoit dit que les saints les ont regardés comme des morts, pendant qu'ils
jouissent d'une paix immortelle ut sunt occisus insipientium mori, illi autem sunt in pace.
J'ay l'honneur d'être avec respect

Mon Révérend Père

Votre très humble et très obéissant serviteur.

D. prêtre de l'Oratoire

31
Vous GENEVAIS soussignez attestons
que Le R. pere Marrot prêtre
De l'Oratoire, examina l'Article
De la mort, renouvela avant
que de recevoir le Viatique, & en presence de J.C.
Son Appel au futur concile de la Constitution
unigenitus, d'une voix haute & ferme es de-
La maniere qui sensuit.

Je Declare devant cette Ste Assemblée, que je meurs
tres attaché a L'Eglise Catholique, Apostolique &
Romaine, a Laquelle j'ay toujours été intimement
uni d'esprit & de cœur, que je meurs tres attaché
au saint siege duquel je n'ay jamais pensé a
me separer, & que je renouvelle en presence
de J.C. mon Divin Maître, L'Acte d'Appel
que j'ay interjeté au futur concile de la
Constitution unigenitus, je L'ay fait parce que
j'ay crû que Dieu demandoit cela de moy.
je suis prêt d'en porter mes raisons devant
Le Tribunal de mon Dieu, & je seray uni a
la foy de L'Eglise universelle ma bonne
mere, jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Nous certifions que nous étions presens
a cette Declaration avec tous les Messieurs, Dames
et Demoiselles qui viennent faire retraite
dans ce saint Desert, & comme nous avons
appris qu'on publie que ce fait est
faux, pour rendre temoignage auant
qu'il en en nous a la verité, nous avons

eu Devoir Signer le presens acte. fait
a notre Dame Des Anges le 28 gbre, 1719
et sous Signez a l'original. Meyronnet,
Montfort, Sabatier, Bignos.

Collationne par nous
Conseillier, Averaire du
Roy, maison Couronne
de France en chef des
Chancelleries de Rouanne

C. Beyer



+ J.M.J.

Nevers, le 28 avril 1974.

Mon Révérend Père,

Je suis étudiante à la Faculté des Lettres de Toulouse et prépare une thèse d'Histoire: Port-Royal à Toulouse - Autour de la Congrégation des Filles de l'Enfance (1662 - 1686).

Je cherche des renseignements sur le Père Joseph Marrot de l'Oratoire : le premier des grands vicaires oratoriens à Pézenas (1672) successeur à Noël Perriquet (+ 1673), car il semble qu'il était favorable à la Congrégation des Filles de l'Enfance et que peut-être il a contribué à la fondation de la maison des Filles de l'Enfance à Pézenas en 1665.

Si vous pouviez me donner quelques renseignements sur ce Père Marrot, je vous en serais très reconnaissante.

En espérant une réponse favorable, je vous prie d'agréer, Mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux.

Couvent Saint-Gildard,

58 - Nevers

Marguerite Marie SHIBANO

MARROT Joseph

né à Aix, le 15 juillet 1640

entré à l'Oratoire en 1656

prêtre en 1664

D'après les listes des Assemblées (triennales), on le trouve

à Pèzenas en 1666

à Saumur en 1669

à Pèzenas en 1672 et 1675

à La Ciotat en 1678

à Marseille en 1681, (1683), 1684, (1685), 1687.

à Notre-Dame des Anges (près d'Aix) de 1690 à sa mort.

mort à N.-D. des Anges le 5 juillet 1719, en odeur de sainteté (dit-on dans les milieux plus ou moins jansénistes, car il avait signé l'appel contre la Bulle Unigenitus).

XX D'après les notices biographiques, il fut ~~nommé~~ grand vicaire d'Agde lors de la disgrâce de l'évêque M. Fouquet, pendant cinq ans, de 1670 à fin 1675.

Voici quelques indications qu'on lit au sujet des filles de l'Enfance:

Ce Père (le P. Marrot) qu'on avait voulu impliquer dans la procédure prise en dernier lieu contre Mrs de Porrade, Pryssonel, le président de Caulet, le prieur de Torreil et au sujet des affaires de la régale et de l'enfance, et à qui on avait fait un autre crime de la dédicace d'une thèse de philosophie soutenue au collège de l'Oratoire, laquelle par ces paroles Mulieri fortis infantem Jesum sustinenti, faisait allusion, disait-on, à madame de Mondonville, fut obligé d'abandonner sa supériorité et de retourner à Notre-Dame des Anges dans le courant du mois d'octobre 1688.

(J. Bicaïs. Notice de l'Oratoire de France. 4^e cahier, p.215.
Archives de l'Oratoire, 4^o, 184)

Il (Le P. Marrot) demeurait à Marseille dans le temps de l'affaire des Filles de l'Enfance. Comme il s'y trouvait impliqué, il jugea à propos de se retirer à N.D. des Anges.

(J.F.Adry. Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire, IV,29.
B.N. Fonds fr. 25 684)

Envoyé à J^r Maguerite-Marie SHIBANO, le 3 mai 1974.

(flettre ci-jointe)

Le Père Joseph Marrot

M. M. 607, 2^e catalogue, N° 651 =

Joseph Marrot, d'Aix, entré à Aix en 1656, prêtre en 1664, mort en 1719.

Listes des assemblées =

1666	Pézenas	act.
1669	N.D. des ardilliers	act.
1672	Pézenas	séminaire
1675	"	ch. collège
1678	La Ciotat	
1681	Marseille	
1683	"	supérieur
1684	"	"
1685	"	"
1687	"	"
1690	N.D. des anges	
1693	"	
1696	"	
1699	"	
1702	"	
1705	"	
1708	"	
1711	"	
1714	"	
1717	"	

Nécrologe =

Le P. Joseph Marrot, né à N.D. des anges en odent de sainteté le 5 juillet 1719
Il réunissait en lui des talents qu'on voit rarement ensemble ; un esprit délié et propre au
manement des affaires importantes ; une vie très pénitente ; un travail presque incroyable et
une charité immense dont il a donné des preuves en plusieurs de nos maisons et à un grand
nombre de pauvres familles.

Bicais = Notice de l'Oratoire M. D' Aix : B. II. p. 209.
Copie de la B. N^e, B. II. p. 141.

Joseph Marrot, fils d'un avocat au Parlement de Provence et d'une grande tante du Père d'Aparras mont-prévôt de Toulon en 1760, était né à Aix le 15 juillet 1640. À peine eut-il atteint l'âge de raison qu'on l'envoya au désert de Notre-Dame des Anges pour y apprendre auprès du P. Gaubert les premiers principes de la religion et des lettres. Il vint ensuite faire son cours d'études au collège d'Aix et à la fin de sa rhétorique qu'il avait faite à 16 ans, il entra dans l'Oratoire, où il avait déjà 2 frères.

L'année qu'il passa à l'Institution fut pour lui un temps de bénédiction et de grâce, attentif qu'il était à profiter des leçons et des instructions qu'on lui faisait et des exemples qu'il avait sous les yeux. On le vit depuis marcher d'un pas égal dans le chemin de la vertu et s'avancer dans toutes les connaissances qui pouvaient le rendre utile à son corps et à l'Eglise. Il studia avec fruit la philosophie à Marseille et la théologie à Arles. Il enseigna ensuite les humanités à Toulon, la rhétorique à Teynas et à Montbrison. Les preuves qu'il donna de sa capacité et de sa sagesse pendant son séjour à Toulon engageaient le Père Jacques Marrot, son frère, qui était alors à la tête de ce collège, à lui faire recevoir les saints ordres. Peu de temps après qu'il eut été élevé au sacerdoce, il alla visiter par dévotion la grande Chartreuse, où il revint tout pénétré de l'air de sainteté que l'on respire auprès des disciples de Saint Bruno et de la dépouille mortelle du saint évêque de Genève.

En 1667 il fut envoyé à Saumur pour y reprendre ses études de théologie sous le Père Fauconier, célèbre professeur de la maison de N. D. des Cordilliers. C'est là qu'il commence à se livrer avec zèle aux fonctions du saint ministère dans le Tribunal de la pénitence; et après y avoir travaillé deux ans, il fut renvoyé à Teynas pour y être préfet du collège. Lors de son premier séjour en cette ville, il avait eu l'avantage d'y faire connaissance et de converser avec souvent avec le célèbre Gavillon, évêque d'Albi et le jeune prince de Conti, son pénitent, qui lui donnaient, l'un et l'autre, tout jeune qu'il était, de grands témoignages d'estime. En y retournant, il n'eut pas la consolation de revoir cet illustre prince que Dieu avait retiré du monde en 1666; mais, en dédommagement, il trouva tous les esprits prévenus sur son compte de la manière la plus avantageuse. Il n'avait encore que 30 ans et déjà il passait pour un de ces hommes rares, sur qui Dieu se plaît de temps en temps à répandre ses dons en abondance. Le bruit de sa réputation étant parvenu aux oreilles de M. Fouquet, évêque d'Agde, qui, depuis la disgrâce du surintendant son frère, était relégué à Villefranche en Rouergue, ce prélat le nomma à un canonicat de l'Eglise collégiale de Teynas et le choisit pour gouverner son diocèse en qualité de grand vicaire pendant son absence.

Le P. Marrot voulant répondre à la confiance dont M. d'Agde l'avait honoré, remplit cette place avec beaucoup d'exactitude, de dignité et de droiture. Il fit paraître dans les occasions qui se présentaient toute la fermeté possible; dans deux autres, où il fut obligé de se montrer sans ménagement et sans égards: la première, en condamnant deux

chanoines qui s'étaient querellés dans l'église pendant l'office, à réparer publiquement le scandale qu'ils avaient donné; la seconde, en défendant par une ordonnance vigoureuse à une troupe de comédiens de représenter dans la salle de l'hôtel de ville, au dessous de laquelle il y avait une chapelle, et où Messieurs des Etats du Languedoc assemblés cette année à Pézenas eussent permis de dresser un théâtre. Son ordonnance vraiment pastorale fut louée et admirée de tous les évêques qui assistaient aux Etats. Tous les gens raisonnables n'applaudissent pas moins à son zèle pour la gloire de la religion et le maintien de la discipline ecclésiastique. Cependant le P. Marrot, peu flatté de se voir à la tête d'un diocèse et craignant non de se faire des ennemis, mais de se laisser éblouir par les honneurs et la considération que sa place lui attirait, cet homme sage envoya à M. Fouquet, vers la fin de l'an 1678, la démission de son grand vicariat et il résigna son canonicate au Père Villecroze son confrère, homme d'un mérite reconnu, qui lui succéda aussi dans l'autre emploi. L'évêque fut très sensible à cette démarche. On sait qu'il le témoigna en particulier à son digne par une lettre pleine d'éloges pour le P. Marrot, lequel fut regretté de tout le diocèse, qu'il avait conduit durant cinq années avec beaucoup de sagesse, de dévouement et de charité.

En quittant Pézenas, ce digne prêtre alla régit la maison de la Cité, où il ne demeura que 18 mois, après lesquels son goût pour la vie solitaire le porta à se retirer à N.D. des Auges; mais l'événement fit bientôt voir que Dieu, en lui inspirant ce dessein, avait en vue de se servir par lui pour affermir dans la piété un nombre de personnes qui, depuis quelque temps, avaient renoncé au monde et s'étaient consacrées aux bonnes œuvres. À peine le sut-on arrivé et établi sur cette sainte montagne qu'on vint de tous côtés pour faire des retraites et des confessions générales sous sa direction. L'abbé de Bressay de Lavergne, gentilhomme du Languedoc, qui, de protestant qu'il était, devint un célèbre missionnaire; l'abbé de Cabanes, religieux de S. Victor de Marseille et M. Trignet, évêque de Césaropole dans la Perse, furent du nombre de ces pieuses âmes. Ce dernier, se disposant à partir pour se rendre dans son diocèse auprès de Babylone, engagea le P. Marrot à se joindre aux Pères Gavotti et de Caremont, de l'Oratoire et à plusieurs autres missionnaires qu'il emmenait avec lui dans la Perse. Le Père, vaincu par les instances du prélat, se rendit à ses vœux et ils s'embarquèrent tous ensemble à Boulogne, au mois de septembre 1679. Arrivés en Syrie, le P. Gavotti, ne pouvant supporter la subtilité de l'air, mourut à Alep le 28 novembre suivant. Cette mort ne découragea pas le P. Marrot. Disposé à se sacrifier pour la mission comme son confrère, il tint ferme et continua sa route jusqu'en Perse. Mais voyant ensuite qu'il avait beaucoup de difficulté à apprendre la langue du pays, et regardant son incapacité comme une marque que Dieu ne l'appelait pas à une pareille œuvre, il le quitta après 5 mois de séjour, au grand regret de Monsieur de Césaropole, qui fondait de grandes espérances sur le zèle d'un si excellent ouvrier.

De retour en Provence, vers la fin du printemps de l'an 1680, il se hâta de retourner dans sa solitude; mais son frère étant tombé malade à Marseille, il alla à son secours; et, après le rétablissement de celui-ci, ils changèrent de demeure. En s'arrêtant à Marseille, où on le nomma peu de temps après supérieur de la maison, le P. Marrot fut obligé de se charger des

pénitents que son frère avait conduits. Sa réputation lui en attira bientôt d'autres, parmi lesquels on comptait des gens distingués par leur rang et leur piété, entre autres le vicomte de Descours, commandant du fort Saint Jean et M. de Meynaud, capitaine de galère, qui ont édifié longtemps la ville par leurs vertus. Non seulement il était fort occupé dans le Tribunal de la pénitence, mais encore à recevoir chez lui les personnes de la première qualité qui le regardant comme un saint prêtre, très judicieux et fort éclairé, allaient le consulter avec la plus grande confiance et on peut dire que, quoique la maison, dont il avait la conduite, ait fourni un grand nombre de sujets de mérite, il y en a peu et peut-être point qui lui aient fait autant d'honneur que le P. Marrot. En 1685, il reçut ordre d'aller travailler avec 7 autres prêtres de sa Congrégation aux missions qui furent faites par ordre du roi dans les Cévennes, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il y fit de biens infinis par sa douceur, sa charité, son zèle et ses annónes. Cela lui gagna le cœur des nouveaux convertis, qui tous le virent partir avec beaucoup de peine, quand il s'en retourna, au mois de février 1686.

Cependant l'estime, dont cet homme respectable jouissait à Marseille, fit ombre aux jésuites qui, voulant engager la ville à fonder chez eux une école publique de théologie, au préjudice du collège de l'Oratoire, craignaient son crédit. Tous réunis dans leur dessein et faire échouer les démarches des échevins qui avaient représenté à la cour que cet établissement, outre qu'il serait onéreux à la ville, était entièrement inutile, vu que les prêtres de la Mission et les Dominicains étaient en possession d'enseigner publiquement la théologie et qu'on venait d'en fonder deux autres chaires au collège. Les jésuites, malgré toutes ces raisons, firent intervenir le P. de la Chaise, qui exigea de M. de Vintimille, nouvellement nommé à l'évêché de Marseille qu'il fit sortir de son diocèse le P. Marrot. Le prélat, dont la faiblesse et l'ambition l'eût si souvent enporté sur la bonté et la droiture de son cœur, se donna bien de garde d'aller contre les intentions du R. P. confesseur, également disposé à faire plier les grâces sur les partisans de sa société et à ménager du dégoût de plus d'une espèce à ceux qui refusaient d'offrir leur encens à cette idole. Malheureusement pour celui dont on voulait se débarrasser, il se trouvait, dans ces circonstances, impliqué assez gratuitement dans la procédure prise en dernier lieu contre M. le Président de Couët de Toulouse, le prieur de Terrail, de la même ville, le conseiller de Thomassin-Maraugues, D. Aix, les sieurs de Porrade et Peyronnel, de Marseille, au sujet des affaires de la Régale et de la congrégation de l'Enfance. On faisait de plus un crime au P. Marrot de la lecture d'une thèse de philosophie soutenue au collège de l'Oratoire laquelle portait ces paroles: « Mulieri forti infanti in Jesus sustinenti » qu'on lisait au dessous de l'image de la St. Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras, faisait allusion, disait-on, à Madame de Mondonville, institutrice de la Congrégation de l'Enfance, qui venait d'être supprimée malgré les représentations du Pape Innocent XI. Il n'en fallait pas tant pour faire succomber des membres d'un corps qui avait des ennemis si puissants à la cour. Le P. Marrot fut donc obligé d'abandonner sa supériorité et de retourner à N. D. des Anges dans la nuit d'octobre 1688. Les jésuites, débarrassés de la présence d'un homme si estimé et si accredité, vinrent facilement à bout d'obliger la ville de payer annuellement à leur maison

l'honoraire de 3 professeurs de théologie et d'apôches ceux de l'Oratoire ouvrirent leurs classes. C'est ainsi qu'on se mit à l'œuvre des règles de la raison et de la justice, quand on a l'autorité en mains et qu'on est assuré de pouvoir faire impunément tout ce qu'on veut.

La plupart des gens, qui connaissaient les talents et le zèle de M. Marrot, regrettaient qu'il allât les enfouir dans un endroit inhabité et ils auraient désiré que, se trouvant forcé de quitter une ville où il avait fait beaucoup de bien, on l'eût envoyé dans une autre où il pût le continuer. Ses supérieurs qui en jugeaient ainsi, n'avaient pas manqué de lui proposer des places plus distinguées, qu'il ne jugea point à propos d'accepter. Mais, quand on considère tout ce qu'il a fait pendant les 30 années qu'il a demeuré dans ce désert, on voit que les grandes lumières n'ont pas besoin d'être posées sur des chandeliers élevés pour éclairer. Leurs rayons perçant au loin, elles attirent de quelque lieu qu'elles soient quercues, ceux qui veulent profiter de leur éclat. Plus les hommes vertueux cherchent à fuir le monde, plus Dieu se plaît quelquefois à leur donner la confiance des peuples et à les rendre l'asile et la ressource de provinces entières. C'est ce qu'on a vu arriver dans les beaux jours de l'Eglise. Alors, comme dans des temps moins reculés, de pieux solitaires ont fait souvent plus de bien, du fond de leur retraite même, que de bons évêques à la tête de leurs diocèses. de M. Marrot fit en quelque façon revivre ces heureux jours. Il se livra avec un zèle apostolique à l'instruction des personnes qui accouraient en foule auprès de lui. Jamais homme n'a peut-être expliqué l'Evangile avec plus d'étendue, plus d'onction et d'une manière plus convenable aux besoins de ses auditeurs. Hommes et femmes, grands et petits, riches et pauvres, chacun s'y trouvait dépeint au naturel et ne pouvait refuser de s'appliquer les vérités qui sortaient de la bouche de cet homme admirable. On aurait dit qu'avant de monter en chaire, non seulement il s'était mis en fait des dispositions les plus saines des différentes personnes qui devaient former son auditoire; mais encore que tous les cœurs lui ayant paru à découvert, il y avait puisé comme dans un livre, le sujet de ses instructions.

Bientôt le nombre des solitaires qui venaient pour se fixer à N. D. des Anges, ou y faire de simples retraites, accrut au point que la maison des Pères de l'Oratoire et celle qu'on avait bâtie dans un endroit séparé, ne suffisant plus pour loger les uns et les autres, on fut obligé d'augmenter les bâtiments. La régularité qu'on admirait dans cette solitude, la vie frugale et pénitente qu'on y menait, le long espace de temps qu'on consacrait à la prière et à d'autres exercices de piété, le ton de modestie et de simplicité qui régnait au dedans et au dehors, les charités qu'on faisait aux pauvres, les occupations utiles auxquelles on employait le temps libre et les heures mêmes de répos, tout en ce lieu retraçait, quoiqu'en petit, l'image de ce qui se passait à Port Royal des Champs. Tout y portait à la vertu, comme dans cette célèbre maison; tout y respirait un air de pénitence et de sainteté, dont l'éclat se répandait dans toute la province et les pays voisins.

C'est là que M. d'Usson de la guerre, gentilhomme du comté de Foix, capitaine de galères et du port de Marseille, vint pleurer les péchés de sa jeunesse et le malheur d'avoir fait profession pendant longtemps de la religion protestante. C'est là

que M^{me} de Lestours, sœur de cet officier, ayant reconnu avec sa fille les erreurs dans lesquelles elles avaient été élevées, Dieu leur fit la grâce de les abjurer, de rentrer dans le sein de l'Eglise et de vivre désormais en bonnes catholiques. C'est là que M. de Grignan, commandant et lieutenant général pour le roi en Provence; M. de Chef-de-Bien d'Ormessan, gentilhomme de la cour; M. d'Amant de Courville, colonel du régiment du Maine et brigadier; l'abbé de Corniolis-Limaye, ancien titulaire du riche bénéfice de l'abbaye de St Victor, dont Dieu lui avait inspiré le dessein de se dévouer; et tant d'autres personnes de la même qualité ou d'un rang inférieur, allaient se renouveler de temps en temps dans l'esprit de piété et se fortifier dans leurs bonnes dispositions sous la conduite du P. Marrot.

C'est là enfin, ne pouvant parler de tous que l'abbé de Forbin d'Oppède, fils du dernier premier président du Parlement de Provence de ce nom, filsul de Louis XIV, chanoine de l'Eglise d'Aix et abbé de St Liguair, commença à ouvrir les yeux sur les illusions et les dangers de sa vie toute mondaine. L'esprit de curiosité l'ayant conduit, vers la fin du dernier siècle, au Désert de N. D. des Anges, en compagnie de dames d'un château du voisinage, Dieu permit qu'étant entré dans l'église, le P. Marrot, qui faisait une méditation publique, abandonnât tout de suite son sujet pour déplorer la vie scandaleuse des grands du monde, principalement des ecclésiastiques qui, sans se mettre en peine d'avoir des mœurs qui répondent à la sainteté de leur état, se contentent d'en porter l'habit et emploient les fruits de leurs bénéfices à des usages tout séculiers. L'abbé d'Oppède, qui n'était pas venu là pour s'édifier, moins encore pour s'entendre prêcher, fut si frappé du portrait au naturel que fit de lui un homme avec lequel il n'avait jamais eu aucun rapport, que regardant cet écrivain comme un avertissement miséricordieux du Seigneur, et suivant le mouvement de la grâce, qui dans ce moment le rendit un homme tout nouveau, il alla d'abord après l'exercice, se jeter aux pieds du sage Ananie qui lui avait fait tomber les écailles des yeux, le priant avec larmes, après lui avoir exposé ce qui se passait dans son cœur, que, puisque Dieu s'était servi de lui pour lui faire connaître l'état déplorable de son âme, il voulut bien l'aider à en sortir et ne point l'abandonner dans l'affaire de son salut, dont il était disposé à s'occuper uniquement à l'avenir, quoi qu'il fallût faire pour rompre avec le monde.

Il est aisé de juger quelle fut la joie du P. Marrot, à la vue d'un tel prodige. Son premier soin fut d'en remercier le Seigneur et après avoir dit les choses les plus consolantes et les plus pathétiques au nouveau pénitent pour exciter en lui les sentiments de reconnaissance proportionnés à la grâce qu'il venait de recevoir et le fortifier de plus en plus dans ses bonnes dispositions, il lui conseilla de se rendre le lendemain à Aix, d'y remplir les devoirs d'un bon chanoine, de s'interdire la fréquentation des personnes qui pourraient faire avorter ses pieux desseins et de vivre dans la retraite; lui promettant de l'aller joindre dans quelques jours et de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le réconcilier avec Dieu. L'abbé, exténué par son pénitence, acquiesça à ce qui lui avait été prescrit, partit aussitôt pour Aix, y vécut un homme débarrassé du monde, et malgré les violences qu'il lui en coûta pour surmonter les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, dans les commencements de sa conversion,

soutenu de la grâce et des avis de son directeur qui lui donna tous ses soins, il devint l'exemple et le modèle de son chapitre et un sujet d'édification pour toute la ville.

Ce n'est pas tout; sa ferveur augmentant à mesure qu'il se nourrissait des grandes vérités de la religion, il se persuada que la vie réglée qu'il menait, ne suffisait pas pour l'expiation de ses péchés et que Dieu exigeait de lui de plus grands sacrifices encore, il devait aller s'enveler dans quelque solitude éloignée où rien ne pût le distraire de l'objet qui l'occupait. Trop heureux, disait-il, de pouvoir assurer son salut aux dépens de tout ce qu'il avait aimé dans le passé. Dans cette vue, après avoir beaucoup prié et en avoir souvent conféré avec son directeur, il dit un éternel adieu à sa famille et renonçant à ses bénéfices et aux faveurs qu'il avait lieu d'espérer de la Cour, il alla se réfugier à la Trappe de Sept-fonds en Bourbonnais, où l'on suit le même genre de vie qu'à la Trappe. Il y fut reçu au mois d'août de l'an 1700, y fit profession l'année suivante, y passa le reste de ses jours dans les pratiques la plus austères de la pénitence chrétienne et de la perfection religieuse et y mourut saintement en 17... regrette de toute sa communauté qui, en considération de sa ferveur et de ses vertus héroïques, l'avait nommé à la charge de prieur.

A l'exemple de l'abbé d'Oppède, 5 à 6 autres pénitents du P. Marrot prirent aussi le parti de se retirer dans ce monastère, où ils embrassèrent le même institut dans lequel ils ont persévéré jusqu'à leur mort avec la plus grande ferveur. Il était consolant et glorieux tout à la fois pour ce sage directeur de voir ainsi fructifier ses soins et ses travaux. Toute la récompense qu'il désirait et demandait à Dieu fut toujours la conversion des personnes qui s'étaient mises sous sa conduite. Dans rappeler celles qui ont été cités, combien d'autres pécheurs n'a-t-il pas ramené dans le chemin du salut? Le laps du temps en a fait oublier le nombre; mais celui à qui tout est présent, ne l'a point oublié. Les noms de ceux qu'il a retirés de la voie de la perdition sont écrits dans le livre de vie pour récompenser un jour en faveur de son zèle pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères.

En travaillant pour les autres, cet homme sage n'en était que plus attentif à faire usage de tous les moyens qui étaient en sa disposition pour attirer de plus en plus sur lui les grâces du Seigneur. Il ne connut jamais ni les douceurs, ni les commodités de la vie; mais il n'en était pas ainsi des privations, des pénitences et des macérations. Ses austérités étaient extrêmes; et, quelque soigneux qu'il fût de les cacher, on voyait bien d'un air exténué et à ses infirmités continuelles qu'il traitait son corps comme un ennemi, dont on aurait pu dire qu'il avait juré l'humiliation ou la perte. Ses cilices, les disciplines et les chaînes de fer qu'on lui trouva toutes ensanglantées après sa mort, étaient les armes qu'il employait pour le châtier et le réduire en servitude.

Quoique sa vie fût toute remplie de bonnes œuvres, il n'avait pas pour cela meilleure idée de sa justice; et, comptant moins sur ce qu'il faisait pour lui-même que sur la miséricorde de Dieu et les mérites des saints, il fit en 1700 le voyage de Rome avec quelques-uns de ses pénitents pour gagner le jubilé de l'année sainte. Etant en cette ville, il

fut présentée au cardinal Colonna, ci-devant de la Congrégation del' oratoire S. Philippe de Neri, lequel
sistant de son mérite, voulut lui donner des marques publiques de son estime. Mais, moins sensible aux
honneurs qu'empresé de profiter des grâces qu'il étoit allé recueillir dans cette capitale du monde chrétien, le P.
Marrot remercia son Eminence, et après avoir rempli avec beaucoup de dévotion l'objet qui l'avait conduit au tombeau
des apôtres, il se bâta de retourner en France par le chemin de N.D. de Lorette, où il rendit ses hommages à la St. Vierge.

Rendu à N.D. des Anges, il ne sortit plus de sa solitude que pour de petits voyages qu'il faisait de loin en loin, à Aix,
à Marseille, ou pour aller assister aux Assemblées de sa Congrégation, lorsqu'on le députait. En se rendant à Paris, il allait
ordinairement passer quelques jours en retraite à l'abbaye de Sept. Font. dont il connaissait particulièrement l'abbé de Beaumont,
qui y avait introduit la réforme qui s'y soutient encore dans toute sa vigueur et auquel il porta, une fois, une aumône de 10000 livres
ce qui fit tant de plaisir à ce pieux abbé et à sa Communauté qui se trouvait manquée de tout, dans le moment, qu'on
chanta un Te Deum en action de grâces et on permit à ce généreux bienfaiteur de parler à chaque religieux, chose qu'on
n'accorde que très-difficilement. En visitant ces ferveurs solitaires, il eut bien d'admirer dans la joie sainte qu'ils
goûtaient, au milieu des épines de la pénitence, les merveilles et les richesses de la grâce. Ce fut pour lui une grande
consolation de voir ses anciens prosélytes donner, à l'envie des uns les autres, de plus grands exemples de fidélité et
d'édification.

Les sentiments qu'il éprouva à Sept. font., et de Cognac, archevêque d'Aix, les éprouva à son tour à N.D. des Anges.
Ce prélat étant allé visiter cette maison, fut si édifié de la manière dont on y vivait et des grandes charités qu'on y
faisait aux pauvres qu'il se fit un devoir et un plaisir, la première fois qu'il fut à la Cour, de justifier le P. Marrot auprès de
Louis XIV qu'on avait prévenu fortement contre lui. Le monarque français ayant spécifié les griefs dont on le chargeait,
l'archevêque lui répondit qu'on en avait imposé à S. Majesté; que, pour lui, il en avait toujours eu des relations avantageuses,
qu'il souhaiterait que tous les pères de son diocèse fissent la moitié du bien qu'il faisait et qu'il avait vu de sa propre yeux
la sainteté et la sagesse des personnes qu'il conduisait; témoignage dont le roi parut satisfait. M. de Lebeuf, premier président
et intendant en Provence, qui s'étoit pareillement laissé préjuger contre le P. Marrot, se contrainquit aisément de son innocence
et il conçut pour lui beaucoup d'estime et de vénération, lorsqu'il l'eut connu par lui-même et qu'il eut vu de près ce qui se
passait à N.D. des Anges, où, après avoir fait d'abord un voyage de politique, il en fit depuis quelques autres d'édification
avec son épouse.

Dieu ayant suscité à cet homme respectable d'aussi puissants apologistes de sa conduite, il n'eut plus rien à craindre
du côté de la Cour, et il lui fut permis désormais de donner un libre essort à son zèle jusque vers la fin de sa vie. Les troubles
qui survinrent alors, à l'occasion de la Bulle Unigenitus à laquelle il n'étoit point favorable, l'ayant réduit au silence,
il s'occupa particulièrement de son propre salut, faisant presque autant de bien par ses bons exemples et par l'esprit de piété,

qu'il eut soin de maintenir dans sa communauté, que lorsqu'il exerçait les fonctions du saint ministère.

Enfin le temps arriva où il fallut que ce vertueux prêtre payât le tribut à la nature. Toute sa vie avait été pour ainsi dire une préparation continuelle à la mort, aussi l'envisagea-t-il avec beaucoup de tranquillité, lorsqu'elle l'annonça d'une manière plus prochaine par la maladie dont il fut attaqué à l'âge de 79 ans. Plein de confiance en la bonté de Dieu dont il avait annoncé si souvent les miséricordes, il témoigna une sainte impatience de s'unir à lui pour toujours, et après avoir donné de nouvelles preuves de sa parfaite résignation, de la pureté de sa foi et de sa tendre piété, il fut exaucé : « Il mourut en odor de sainteté », dit le Nérologe de l'Oratoire, le 5 juin 1719, ayant réuni pendant sa vie, des talents rares qu'on voit rarement ensemble, un esprit délicat et propre au maniement des affaires importantes, une vie très pénitente, un travail presque incroyable et une charité immense dont il avait donné des marques en plusieurs maisons de la Congrégation et à un grand nombre de pauvres familles. »

Le P. Bougerel avait composé une Vie du Père Marrot qu'il se proposait de faire imprimer ainsi qu'il conste par des lettres qu'il écrivait en 1721 au président de Thomassin. Maranges, lesquelles se trouvent à présent entre les mains de M. le Président de Noyers : « Ce sera, lui disait-il, un livre intéressant par l'histoire des fautes et conversions faites dans son Désert de N.D. des Anges ; mais quoiqu'on ignore ce qu'est devenu l'original, on sait qu'il y en a une copie mss. en un vol. in 12 dans la Bibliothèque de l'Oratoire de la maison de Marseille. »

Le P. Marrot avait eu 2 frères prêtres de l'Oratoire, dont le plus jeune, nommé Charles mourut le 12 janvier 1652 à N.D. des Angelliers dans la 26^e année de son âge.

Jacques, l'aîné des 3, vint à Marseille le 30 janvier 1705 après 65 ans de services. Non d'une famille non moins sainte que celle de S. Basile et S. Bernard, il se consacra jeune à Dieu dans la Congrégation de l'Oratoire et y attira ses 2 frères. Voir leurs notices.

Ordre = Bibl. des Ecrivains de l'Oratoire = (Bibl. N^{le} fonds fr. 25.681) C. IV, p. 29 =

Joseph Marrot était provençal. Distingué par ses talents, ses lumières et sa sagesse, on pouvait le regarder comme un de ces hommes rares faits exprès pour le gouvernement. Il était grand vicaire de M. Fouquet évêque d'Agde, quand ce prélat fut exilé. Ce fut lui qui gouverna le diocèse pendant son absence. Il demeurait à Marseille dans le temps de l'affaire des Filles de l'Enfance. Comme il s'y trouvait impliqué, il jugea à propos de se retirer à N.D. des Anges. Le bien qu'il y fit par ses prédications et par la direction des âmes fut immense. Son appel de la Bulle le fit entendre par M. de Vintimille, alors archevêque d'Aix. Il mourut en 1719 dans un âge avancé.

On a la Vie, très étendue, mais manuscrite, par - - -

Article commencé par le P. Bougerel pour le dictionnaire des Hommes illustres de Provence = p. 392.

Joseph Marrot, fils d'un père aussi recommandable par ses vertus que distingué par les talents qu'il faisait briller dans le barreau, naquit à Aix le 15 juillet 1640. À peine eut-il atteint l'âge de raison qu'on l'envoya au désert de N.D. des Auges pour y apprendre du P. Gaubert les premiers principes de la religion et des lettres. Il vint ensuite faire son cours d'étude au collège d'Aix et après avoir fini sa rhétorique, il entra dans l'Oratoire.

L'année qu'il passa à l'Institution fut pour lui un temps de bénédiction et de grâce. attentif à profiter des leçons et des exemples qu'il avait sous les yeux, on le vit depuis s'avancer d'un pas égal et dans la pratique des vertus et dans toutes les connaissances qui pouvaient le rendre utile à l'Eglise et à son corps.

Il étudia avec succès la philosophie à Marseille et la théologie à Arles et enseigna avec réputation les humanités à Goulon et la rhétorique à Peyrinas et à Montbrison.

Peu après avoir reçu la prêtrise, il alla visiter par dévotion la grande Chartreuse et le tombeau de S^t François de Sales, d'où il revint tout pénétré de l'air de sainteté qu'on respire auprès des disciples de S^t Bruno et de la dépouille mortelle du grand évêque de Genève.

En 1667, il alla reprendre l'étude de la théologie sous le P. Fancoumier, célèbre professeur de la maison de M. D. Audiffiers à Saumur. C'est là qu'il commença à se livrer avec zèle aux fonctions du ministère dans le Tribunal de la pénitence. Il y travaillait avec beaucoup de fruit depuis 2 ans, lorsqu'on l'en retira pour l'envoyer à Peyrinas. De cette ville, il alla régir la maison de la Cité qui ne le posséda que 18 mois, après lesquels son goût pour la vie solitaire le porta à se retirer à N.D. des Auges.

La Providence fit bientôt connaître que c'était plutôt pour le salut du prochain que pour le sien propre. À peine y fut-il arrivé que tout ce qu'il y avait de gens de piété et de mérite dans la province, y abonda pour faire des retraites et des confessions générales sous sa direction. L'abbé de Gressan de la Vergue qui, protestant qu'il était, devint un célèbre missionnaire; l'abbé de Cabanes, chanoine de S^t Victor et M. de Tignot, évêque de Césaropole dans la Perse, furent du nombre de ces illustres pénitents. On compte encore parmi eux M. Dussou de la Guerre, gentilhomme du Comté de Foix, capitaine de galères et du port de Marseille, qui y vint pleurer les péchés de sa jeunesse et le malheur d'avoir fait longtemps partie de la religion prétendue réformée. Madame de Castonis, sa sœur, qui, ayant reconnu, elle et sa fille, les erreurs dans lesquelles elles avaient été élevées, en firent

abjuration, rentrèrent dans le sein de l'Eglise et devinrent depuis en bonnes catholiques. — M. de Gaignan, commandant et lieutenant général pour le roi en Provence; — M. d'Armissan, gentilhomme de chambre; — M. d'Arnaud de Courville, colonel du régiment du chaine et brigadier, mort en héros chrétien en 1707 en Espagne, la veille de la bataille d'Almanza; — L'abbé de la Bastide de Limaye, ancien titulaire d'un riche bénéfice de S^t Victor, dont Dieu lui inspira le dessein de se dévouer et tant d'autres personnes de la même qualité, ou d'un rang inférieur, qui venaient se renouveler de temps en temps dans l'esprit de piété et se fortifier dans leurs bonnes résolutions sous la conduite du P. Marrot.

C'est là enfin, ne pouvant parler de tous, que l'abbé d'Oppède, fils du premier Président du Parlement de Provence, fils de Louis XIV, chanoine de l'église d'Aix et abbé de S^t Liguire depuis l'âge d'un an, commença à ouvrir les yeux sur les illusions et les dangers de sa vie toute mondaine, l'esprit de curiosité l'ayant conduit, vers la fin du dernier siècle, au désert de N. D. des Anges en compagnie des dames d'un château du voisinage. Dieu permit qu'étant entrés dans l'église, le P. Marrot, qui faisait une méditation publique, abandonna tout de suite son sujet pour déplorer la vie scandaleuse des grands du monde, surtout les ecclésiastiques constitués en dignité. L'abbé d'Oppède, qui n'était pas venu pour s'édifier, moins encore pour s'entendre prêcher, fut vivement frappé du portrait ressemblant que fit de lui un homme avec lequel il n'avait jamais eu le moindre rapport. Regardant cet événement comme un avertissement miséricordieux du Seigneur et suivant le mouvement de la grâce, qui dans ce moment le rendit un homme tout nouveau, il alla, d'abord après l'opercie, se jeter aux pieds du sage Amarié qui lui avait fait tomber les écailles des yeux. Il le pria avec larmes, après lui avoir dit ce qui se passait dans son cœur, que, puisque Dieu s'était servi de lui pour lui faire connaître l'état déplorable de son âme, il voulait bien l'aider à en sortir et ne point l'abandonner dans l'affaire de son salut, dont il était disposé à s'occuper uniquement à l'avenir, quoiqu'il fallût faire pour rompre avec le monde.

Il est aisé de juger quelle fut la joie du P. Marrot à la vue d'un tel prodige. Son premier soin fut d'en remercier le Seigneur, et, après avoir dit les choses les plus pathétiques à son prosélyte pour exciter en lui les sentiments de reconnaissance proportionnés à la grâce qu'il venait de recevoir et le fortifier dans ses dispositions, il lui conseilla de se rendre le lendemain matin à Aix, d'y remplir les devoirs d'un bon chrétien, de s'interdire la fréquentation des personnes qui pourraient faire avorter ses pieux desirs et de vivre dans la retraite. Il lui promit en même temps de l'aller joindre dans peu de jours et de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le réconcilier avec Dieu. L'abbé exécuta ponctuellement tout ce qui lui avait été prescrit. Il partit aussitôt pour Aix, y vécut en homme désabusé du monde; et, malgré les violences qu'il lui en coûta pour surmonter les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas dans les commencements de sa conversion, soutenu de la grâce et

des avis de son directeur, il devint l'exemple et le modèle de son chapitre et un sujet d'édification pour toute la ville.

Ce n'est pas tout: sa ferveur augmentant, à mesure qu'il se nourrissait des grandes vérités de la religion, il se persuada que la vie réglée qu'il menait, ne suffisait pas pour l'expiation de ses péchés et que Dieu exigeait de lui de plus grands sacrifices. Dans cette pensée, il dit un éternel adieu à sa famille et renonçant à ses bénéfices et aux faveurs qu'il avait lieu d'espérer de la Cour, il alla se réfugier à l'abbaye de Septfonds, où l'on suit le même genre de vie qu'à la Grappe. Il y fut reçu en 1700, y passa le reste de ses jours dans les pratiques les plus austères de la pénitence chrétienne et de la profession religieuse et y mourut saintement, regretté de toute sa communauté, qui, en considération de ses vertus, l'avait nommé prieur.

A son exemple, 5 ou 6 autres pénitents du P. Marrot, prirent le parti de se retirer aussi dans le même monastère. Ils y embrassèrent le même institut qu'ils suivirent jusqu'à leur mort avec la plus grande ferveur.

En travaillant à la sanctification des autres, le P. Marrot travaillait sans relâche à la sienne. Il ne connut jamais les douceurs et les aises de la vie. Il ne chérissait que les privations, les macérations, les pénitences. Il tâchait en vain de cacher ses austérités extrêmes, son air exténué, ses infirmités continuelles montraient évidemment qu'il traitait son corps comme un ennemi. Les cilices, les disciplines et les chaînes de fer, qu'on lui donna toutes ensanglantées après sa mort, étaient les armes qu'il employait pour le châtier et le réduire en servitude.

Le P. Marrot mourut le 5 juillet 1719, âgé de 79 ans.

M^{me} Albert Le Roy: Correspondance de Guenel, Paris, Perrin, 1900, 2 vol. in 8

— G. II p. 436, Guenel à M. Joubert 17 mai 1719 =

- " j'avais déjà su par plusieurs voies que notre cher Lazare (P. Marrot) était malade; mais j'en apprends par votre canal,
- " Monsieur, et de la part du malade même, avec consolation et reconnaissance. J'espère que cette maladie n'ira point à la mort.
- " Tout cependant est dans la volonté et dans la main de Dieu. Il connaît si c'est son Bien; il connaît quand il sera bon de le guérir. Il connaît le moyen d'en venir là, quand même les médecins en désespéreraient. Il connaît enfin le fruit qu'il veut tirer pour sa gloire de la santé ou de la maladie, de la vie ou de la mort. C'est sans doute dans cette connaissance
- " adorable que notre cher malade se repose, connaissance infailible, efficace et toute d'amour pour ses élus et dans
- " laquelle se doivent perdre toutes nos inquiétudes."